Augusta Brizeux

La Veuve de Corré

Paul Gauguin (Détail vers)
Les Alyscamps (Soleil de la mort - Vieillard de Montpellier) 1888
collection particulière

Augusta Brizeux (1811-1888)

LA VEUVE DE CORRÉ

À madame Alix, de la maison de ma[1]

LE JOUR DES FUNÉRAILS[2] de la veuve de Corré, par une grande pluie, de nombreux paysans étaient venus exprimer, à ses fils, leur sympathie et leurs éloges par quelque échantillon proclamé, du haut de la chaire, de la vie de la défunte, dans un discours extra-ordinaire, — le discours étant le plus indécis et hésitant. Trop souvent il lui arrivait de s'arrêter, de chercher, de ne pas trouver, et de se perdre dans des phrases sans aucun sens, — ce qui l'amenait, disait-on, à ne lire que des sermons préparés, mais ce jour-là, il avait improvisé, tout seul, sans aucun secours, — et, sans aucun doute, il ne s'était pas si mal tiré, — mais, tout de même, il avait bien hésité.

Il avait, d'abord, parlé de la pauvreté exemplaire des Corré, — pauvreté, ou, plutôt, misère, — et, pour prouver, il avait cité, — et, il avait bien fait, — des exemples, — des exemples, — des exemples, — et, — et, — et

IV

Lettres qui furent adressées à la veuve par le journaliste Primel et la dame d'un manoir

Voilà donc séparés, et pour long temps peut-être, Ceux qui s'étaient d'abord et plus tendrement unis ! Mais enfin ces vu, revient un dicton populaire, Et du moins leurs soupirs se peuvent échanger.

Ob ! la main de Primel, au travail absorbée, Était bonne à tracer la plume et peu hardie ; Si ferme à la charrue, au plus rude labeur, Sur le papier tracée elle avait comme peur ; Mais sous les mots tremblés, vertes, quelle tendresse ! « À LA BELLE NOVA, DE CORLÉ, » C'est l'adresse.

« Nova, nous habitons, tout jeunes, un manoir Que des chênes couvraient, vertu comme notre espoir ; Arbres et chaumière périssent des hivers hautes ; Aujourd'hui mon manoir s'élève près des cités, L'arc vol de la neuve pénétre souvent, Et le pâtre des coulvis arrive avec le vent. Notre cœur manoir étaient le mon jour ne, Et crûs-ci me plaît dans ses sombres ombrages, Car, loin de vous, nous cœur, souvent de ses arbres, Aime à se lamenter avec l'oiseau des mers. Heureux pourtant, heureux, la nuit, les yeux clairs d'attente, Plus nouveau, mal parfum du pays en vous tente, Et des décs, des aspiques se vous fait ta voix, Vous souvenant toujours des chaumes d'autrefois ! »

Avec le journalier parlant dans cette lettre, Quelque crainte mêlait s'engagent à tendresse, Avec mille détails sur les bœufs, la maison, Et le sensor probable à la fête du saison. Enfin la vérité sur le point qui les touche, Ce que l'encre dit seul : ce que dit bien la bouche.

Dans la serre vitrée, il traça ce billet Déjà pour le fermer une cire brûlant, Lorsque je leurs donne, avec un bon sourire, Dit en entrant : « Monsieur a vous savez écrire ! » Elle était belle n'ayant pas dans dallées Et les fleurs dessus des fers rouguéles, Tandis que la compagne était blanche de neige, Parcourant cet écrit, Monsieur vous en sage Ce n'étaient dénoue que myrtes, oranges, Et bouquets odorants d'arbustes étrangers, Des perles exclusivit l'hiéme humide et chaudes, Quelques moucheés à étoil, s'estimant par fonds, Dans les fleurs bourdonnant, et, sur les clairs vitraux, Heureuse la chrétié étendait ses amoureux, Elle lut, et bientôt, de malice ignorée, Vinci ce qu'étonnant ce billet : « Je vous, aime Nova comme on aime une sœur. Je suis votre beauté, je suis votre douceur. La dame vert écrire à la riche fermière Qu'un jolieux vi, de loin, troublée dans sa chaumière, Sans dire, je vous, ce dit sont tous amis, Que des regards bien vifs le provoquent ici, Mais, femme, je serai jugée d'un jour ta main Cette lettre par vous fidèlement remise, C'est un mois de bonheur pour votre tête grise. Puis, mon service fait en ce lointain pays, Quand mon entière j'aurai rejoignié nos tuilles, Venez ! Nous pas du chien, heureux à ma demeure : Chez moi, vous trouverez chaque jour, à toute heure (Et j'engage en mon nom à la maîtresse du lieu), Votre pain sur la table et vivre place au feu ! »

CHANSONS DE PRIMEL

MONSIEUR FLAMMIK

Ô Flammik, mêles-vi, ô l'esprit seul liéonne. Vous avez contre vous lancé la moucha à miel! Cette douce sorrière a cependant son fiel : Vous chansonnez Primel, et Primel vous chansonne.

« Voici monsieur Flammik avec son air malins; Il n'est plus personne et n'est pas un bourgeois.

Sous ses habits nouveaux méprisant ses aïeux, Au tondeur aux moutons il vendit ses chevaux.

Il revient de l'école, écoutez son langer : Ce n'est pas du français, ce n'est plus du breton.

Attaché le dimanche aux cabarets voisins, Il se moque du diable, il se moque des saints.

Tel est monsieur Flammik, fils d'un bon campagnard! Notre agneau blanc se change en un petit renard.

Voici monsieur Flammik avec son air malins, Il n'est plus personne et n'est pas un bourgeois. »

Donc, je railleur c'est prin à ses propres embuches. Gabelle pourraient en fayant l'a pagé.

Il pleure maintenant, rouge et le front marqué : Esprits malicieux, se troublent pas les riches.

V

Merveilleuse réunion de Primel et de Nova à la fontaine de la ferme.

Sous de grands chênégiques, bonneur de son demeure. La veuve est à filer au bord d'une fontaine : Au murmure des bois, au murmure des eaux, Entre ses doigts légers tournent les blonds fuseaux. L'herbe prête à frémir ses marguerites blanches; Et les oiseaux chanteurs sautillent sur les branches : Mais qui fait leur bruit le bruit, les concerts des oiseaux? Primel, son doux Primel a quitté le pays! Tous ses compagnons, tous ses frères, ont pris leur vol. Il n'est rien en service, et le sait bien, et rêve, Comme un serf qui s'gêne, ouvrier dégénéré, De ses habits de noce il amasse l'argent ; Car, s'il reçoit les biens de Nova, il n'aime qu'il aime. Ses habits du grand jour, il les paira bé même : Il Nola, pour jouer cette noble farce, Par de le longs retards sont son cœur attriste. Jubilée, elle gouvernante et maîtresse de fabliaux, Quand, son fuel au bras, son lévrier en laisse, Le jeune seigneur pour – O vous, belle Nola ! Comme si le hasard seul l'avait conduit là. Mais ah, son liesse tonnerre ! Comme dans l'herbe : « Ne commaisez vous pas, ô ma belle, ma mère ? Il comprit, et, haussant l'aile élevée, Le galant ce jour le se courut qu'un gibier. Puis arrive Flammik : Monsieur Primel feuillage, Cherchant des nids, il vint ainsi jusqu'au village. « Ils bien, cherchés plus loin, mon bon ami, cherchez ici, depuis long temps les nids sont détachés. » Sans un geste, un regard, Primel lui resta froid. Là scintillant aussi, comme un jeu de dorée, Des fragments liquetés du nouge pétrie. Elle même augmain en fit dont à son merite, Car les Esprits, sitôt qu'ils ont reçu quelque, Très vénneurs pour les deux, ces mesures purgatoires. Erreur et se leur des lutins les plus noires, Et sont vitres. Flammik, mon ami dans les anciens, Plaignons les tripotaux! Que chacun songe aux siens! Lorsque son vol l'eyeux meurent, la jeune femme Sema donc ces fragments pour réjouir son âme.

Toutefois par degrés quittant ce souvenir, Vivants, elle traversa son cœur vers l'avenir.

Une épingle attachait le bord de son corsage (Autre crayeuse antique, inflaïllible présage). « Si l'épingle devient au fond sans dévoir, Disait-elle, et tremblant déjà de l'essayer, Si le fond le reçoit et sans quelle dévire Il noie noté fidèle et fidèle à arrive. » Puis elle rayonnait, tremblant encor plus fort (Impradonts! qui voyons, pâles, tenter le sort) : « Mon, si l'eau de la source ne pénètre l'entraîne. Comme ce dard léger, C'est que son âme vaine Et des courtisanes sexes sera tombée, Mais! Entraînip par une autre, il ne revienda pas. »

L'épingle cependant des doigts fins de la veuve Glissait, et, pour bien voir la redoutable épreuve, De l'onde frissonnante elle approchait les yeux, Lorsqu'un bruit, comme fait le pas d'un curieux, Un léger frémement, perdu sinon d'autre, N'osant plus regarder, et ridrent le bruit. « Oh ! si le cœur tout, si le hardi seigneur Eont surprise brusat le mot de son honneur ; S'ils ont à la fontaine entendu ses paroles, Demain avant de sortir ! il dira mots de folies ! Pourtant par un effort subit… Ah! sur le ciel, Entre les arbrisseaux, qu'à elle vit ! Primel ! Oui, Primel, arrivé de son lointain voyage, Rapportant les habits gagnés par son courage! Et qu'le regardait avec des yeux de prière, Et se pouvait parler, et lui jetait des fleurs! Primel libre, heureux! le chef de ce domaine, Brillant comme le soleil dont de la fontaine.

CHANSONS DE PRIMEL

LA SERVANTE DE LA QUENOUILLE

Primel a découvert le secret de son âme. En dormant, il chantait leur cette chanson. La barque, au moindre vent qui passe, qui ainsi son. L'Légèrette son parfum, le cœur amant sa flamme.

« La veuve de Corvi, ce bijou de beauté, Porte un autre bijou qui brille à son côté : Chaîne de la lution, bague jaune et sans rouille, *La servante de la quenouille.*

C'est le nom de l'agrafe aussi pure que l'or Qui relut au corset des filleuses d'Arvor ; Mais, chaîne de lutons, bague luisante et neuve, J'aimerais mieux encor la veuve.

« Je veux vivre, belle enfant, je veux toucher l'anneau Où pend votre quenouille avec ce long fuseau. Et, vers elle incline, je bois l'air de sa bouche? Femme et bijou, ma chaîne, ma bague, ma mère.

Ah! qu'on cœur bien pieux est promptt à s'épouser! Le sommeil parle : amour, dormez vos portes closes! Mais qu'importe ! je veux tuer qu'il faut cueillir les roses; Primel, vers l'agréation, s'a plus qu'à se prescher.

VI

Comment Nola fut ramenée par Primel sur le chemin du bonny

Ob ! la joie est dans l'air : des cloches! des bastolets ! À ces chants de bonheur, heureux, Lorsque les voix, Doux esprits qui volitt près de nos maisons, Les sources de bonnet fait ; et, dans leur visage, Vous les faites jaillir limpides sous mes pas; Sans cesse j'y revient et ne n'en lasse pas ! Prête en son sentier fut il jamais plus ferme? Achevons ce récit, deux esprits de la ferme. Un soul soit les aussi. Ob ! suivons jusque là Les touchantes amours de Primel et Nola ! Vous, heureux primitifs, qui, jusque et supérieur, D'une blanche couronne entourez ce poème !

C'est au bourg. Jusqu'en soir, la noce avait duré De celle qu'on nommait la veuve de Corvi. Nous, disaient les vieux, comme on n'en vit pas une, Et que fera cette ce l'orgueil de la commune, Ob mon village aimé tenait aussi son rang, Ob ! celui-ci, comme ceux l'eau d'un torrent, Ob les fleurs enflammés ne cessaient pas de crin, Les danseurs de danser, les sonneurs de bruire. Ête intenne! Surtout, spéciales, radieux, Tout jouait pour nous la fête du jeune époux. Leur bonheur mutuel éclairait leur visage. Du même ge ton dans et dans la fête de l'âge, Toujours se sourient, à la danse, au repas, Et la main dans la main, ils ne se quittaient pas. Chacun, tout attendri, redisait leur histoire Que, dans ces jours passés, on aurait pensé à croire : Celle qu'on vénéraient riche aima pour son bon cœur, Libre, pressant aussi pour son bonheur bienfaiteur ; D'abord c'est leur rencontre et la faite soulaine De l'un, puis son amour superbe à la fontaine ; Enfin le pur roman que plus d'un a vécu, Tout l'ideal jouéle dans ses bois retrouvé.

Selon l'usage antique, une nombreuse escorte, Le matin les prenant sur le seuil de leur porte, Les mena jusqu'au bourg ; mais, longue vint le mait. Primel dit : « Je pars seul, sans être reconduit. » Donc, les mille convives, en ordre, quittèrent la crainte, Dans le cours des chemins, bientôt par intervalles Retentirent leurs cris et les pas des coureurs. La lune se levait claire sur les sentiers. Le jeune époux alors du portail de l'auberge Approcha ou mentions, et lui dit qu'il partait La veuve vint s'asseoir derrière son seigneur. Tandis que le hardiesse d'Ernest, le bénévol tonnerre Sur la route entonnait l'air du départ, l'air tendre Que, jeune en vieux, sous le chaume en sauvent entendu, Le firmament brillait, et le sapin parlait. Mollement étendu vers ce ciel de cristal, Ils partirent, ravant les buissons et les haies, Passant pleurer sur ces lieux de leur jeunesse, Et le bruit de l'époux à l'époux enlevé Toujours plus lointain se retenait encor. Ils allèrent ainsi sous les feuillages sombres, Quand la lune arrivant vint leur jeter quelques ombres. En arrière penchée, le mari ravisseur Tournait vers son épouse un sel plein de douceur ; La moulure en instant s'élevérent à la source, Et, plus rapide encore, le jeune seigneur courait.

Mais au bord d'un talus entourant un grand pré Leur course s'arrêta : « Ce lieu, qui m'est sacré, Le reconnaissez vous ? Est l'amant à l'amante. Ob ! laissez moi bénir cette place charmante! Celle à qui pour toujours je bonneur et m'unit, Ici je la trouvai ; belle et bien de son nid, Sous le train aiguillage qui qui ne pouvait prendre, Ici langouissant recueillait la couleur, Je vous, mon chant plaintif était l'écho de son, Son vial sous les grands bois va devenir le mien! »

À ces êtres du cœur, fêtes de la nature, Comme vous répondent! Sur leur libre pâture Les poulains hennissant bondissaient ; les armeux Méfiaient aux flancs des mares leurs hundes rameux ; Des sonneurs traversaient la lande, et les maîtes Faisaient jaillir la flamme et de longues traînes : Par cette saute nuit plus belle qu'aux jours jour. Accord mystérieux, tout se semblait qu'amour !

La Veuve de Corvi,
d'Augustin Brizeux (1803-1858),
est parue dans la *Revue des Deux Mondes*,
à Paris, en 1851.

ISBN : 978-2-8294-290-9
© Vertigo éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC ; premier trimestre 2024

– 2 20€ lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.com